

BEYROUTH, 1983

LA MAIN DU GÉANT est tellement immense qu'un seul doigt me suffit. Il me tend toujours le doigt au lieu de me prendre par la main. Je sens l'épaisseur de chaque phalange sous ma paume qui serre fort. Quand l'auriculaire m'échappe, il me tend l'index. Je marche en titubant un peu parce que c'est souvent difficile pour moi d'avancer au bon rythme. Je sais qu'il sait parfaitement où aller. Alors je le suis péniblement, m'accrochant comme je peux au doigt, à un rythme bien trop rapide pour mes petites jambes et dans un espace bien trop grand et chaotique pour que mes petits yeux l'apprivoisent. À ma hauteur, il n'y a que mes camarades qui s'agitent et s'agglutinent autour de nous. Je n'aime pas beaucoup mes camarades, surtout quand ils pleurent. Et je n'aime pas quand il y a autant de gens et autant de bruit. Moi, je n'ai pas trop peur, vu que je suis avec mon géant. J'ai décidé que, dans ce genre de situations, il fallait lui faire confiance. Il est fort et il est très intelligent. Quand le doigt m'échappe, je m'agrippe à un bout de tissu du pantalon qui couvre l'énorme cuisse. Il s'arrête alors et me tend de nouveau la main. L'auriculaire, ou l'index. Il

me dit parfois des choses que j'entends mal, alors je ne lui réponds pas, mais ce n'est pas trop grave, on se parlera plus tard. Je me contente de m'accrocher à la main et je reste bien concentrée pour ne surtout pas la lâcher. Je serre fort ce doigt, je sais que c'est important. Je lève parfois la tête pour regarder son visage et je me dis à chaque fois qu'il est drôlement grand.

Il est venu me chercher dans une cour qui n'est pas la mienne. C'est là qu'on nous rassemble dans ces cas-là, quand ils appellent les parents pour qu'ils viennent. C'est dans cette petite cour que les enfants se mettent à pleurer et à sangloter en chœur. Il y a le premier et, comme un effet domino, ils se mettent tous à pleurer les uns après les autres. Moi, j'ai toujours regardé ces scènes avec incompréhension. Je les envie d'être aussi similaires, aussi coordonnés. J'avais beau essayer de penser à des choses tristes pour pouvoir pleurer avec eux, je n'y arrivais pas. Non, moi, comme d'habitude, dès que les tirs se sont intensifiés, j'ai prié pour que ça dure assez longtemps pour inquiéter les professeurs. Je savais que, plus le bruit était fort, plus les explosions étaient régulières et rapprochées, plus on avait une chance de rentrer chez nous. Je ne suis pas bête, je sais qu'il se passe quelque chose, quelque chose de sérieux. Les adultes emploient un ton très solennel quand ils en parlent. Ils sont souvent très nerveux. Par exemple, ils n'aiment pas quand on achète des pétards et des feux d'artifice et, quand ils en entendent un éclater, ils insultent parfois les gamins dans la rue. Moi, je crois que ce n'est pas si grave que ça,

ces histoires de guerre, et je n'aime pas trop parler de ces choses-là. Ça ne me regarde pas et puis je ne suis pas très douée pour parler des choses sérieuses.

Aux premières détonations, personne n'a réagi dans la classe, c'est à peine si la maîtresse a arrêté de parler quelques secondes. Le bruit semblait encore lointain et irrégulier. Moi, je n'écoutais plus rien de ce qu'elle disait et je priais ciel et terre pour que les tirs s'intensifient et que le bruit se rapproche. J'ai inventé une petite prière que je fais dans ma tête quand j'ai quelque chose à demander à Dieu. Mon Dieu à moi, pas celui des autres. Celui des autres, je ne l'aime pas trop. Quand le visage de la maîtresse s'est crispé, j'ai tranquillement commencé à ranger mes affaires dans mon cartable avant même qu'elle nous le demande. Avant de donner l'ordre de sortir de la classe, elle prend toujours la peine de dire aux enfants, « ce n'est pas grave », « il ne faut pas paniquer », sans en perdre son français, ce à quoi la classe entière répond toujours par des cris d'effroi en chœur et en arabe.

Une fois dans la petite cour où on attend les parents, c'est un concerto, un psychodrame que je regarde comme un film. C'est les caïds qui me fascinent le plus. J'observe à chaque fois avec émerveillement ces petits durs sangloter dans les jupons de la maîtresse. Je les dévisage, subjuguée par les larmes, la sueur et la morve qui coulent à flots. C'est peut-être parce que je suis la seule à ne pas pleurer que la maîtresse ne m'aime pas. Moi, je n'arrive pas à me forcer à pleurer, ce n'est pas de ma faute. J'ai

vraiment essayé, pourtant. J'essaye à chaque fois. À côté de mes camarades en panique, je jubile en essayant que ça ne se remarque pas trop et je guette l'arrivée de mon géant à travers un petit trou dans le mur de la cour. Un trou si petit qu'on ne distingue presque rien à travers. Ça ne m'empêche pas d'essayer de guetter sa venue. Puis, le visage écrasé sur le mur, on me voit moins. On voit moins qu'aucune larme ne veut bien couler de mes yeux.

En plus, juste à côté de mon mur, il y a un grand bac de terre où poussent différentes fleurs dont je ne connais pas le nom. J'aime bien observer les pétales de près et caresser les feuilles. Ça m'occupe et c'est comme si toucher les fleurs rendait les cris de mes camarades moins stridents. Je suis bien contente que mon petit frère soit resté à la maison aujourd'hui. À chaque fois que je regarde mes camarades pleurer, je pense à lui et aux imbéciles de sa classe qui doivent paniquer encore plus, vu qu'ils sont tout petits, et lui faire peur avec leurs cris. Je ne veux pas qu'il ait peur.

J'essaye toujours de refaire ma queue de cheval bien comme il faut pour que le géant me trouve jolie en arrivant. C'est aussi pour ça que je suis bien contente de ne pas pleurer. Je ne voudrais pas qu'il me voie pleurer. Je veux être jolie et souriante. Je mouille la paume de ma main avec un peu de salive et j'essaye de lisser tous les petits cheveux qui font des frisottis au-dessus du front. Les filles qui pleurent le plus sont celles qui sont le mieux coiffées, elles n'ont jamais des petits frisottis sur le devant. La plupart ont les cheveux lisses et bien coiffés, même en

fin de journée. Moi, je ressemble à un petit mouton avec mes boucles qui essaient de se faire la malle à longueur de journée.

Il m'a souri en arrivant et m'a tendu vite le doigt pour que je comprenne qu'il n'y avait pas le temps pour les accolades et les bisous et qu'il fallait rentrer tout de suite. Il m'a dit qu'on irait manger une glace, mais moi, je sais que ce n'est pas vrai. J'ai six ans, je ne suis pas bête. On a échangé deux ou trois mots pour se dire qu'on était bien contents de se retrouver et que ce n'était pas bien grave, tout ce remue-ménage, puis il a pris mon cartable. Le géant et moi quittons la cour des petits pour en traverser une autre, celle des plus grands. Un grand portail en fer peint en gris clair sépare les deux. Dans la mienne, il y a un grand bac à sable, alors que celle-ci est juste un immense rectangle bétonné. Le grand rectangle donne encore sur une autre cour, celle des vrais grands, celle du collègue. Nous traversons une toute petite partie de cette dernière, à peine quelques mètres, pour rejoindre la grande descente menant au portail principal de l'établissement.

Quand je le regarde, je trouve que le géant est très beau, bien plus beau que tous les autres parents qui sont venus. Je sais qu'il ne faut pas que je lâche son doigt, alors je reste concentrée sur la main. La pente est l'autoroute qu'ils empruntent tous vers la sortie. Des plus petits aux plus grands, le passage impératif vers la sortie est celui-ci, il n'y en a pas d'autres. L'organisation si pensée, la séparation si organisée entre les petits, les un peu moins petits,

les moyens, les grands moyens, les grands, les adolescents et les adultes vole complètement en éclats dans la pente qui mène à la sortie. Il porte mon cartable, mes pas n'en sont pas plus sûrs, parce qu'il y a trop de gens. Je pourrais lui dire de marcher moins vite, mais je n'ai pas envie de le déranger, il a l'air très concentré. Mon géant m'escorte vers la sortie et plus nous nous rapprochons du grand portail, plus je sens son doigt se crispier dans ma paume. Parfois, marcher en ligne droite n'est pas possible et nous devons contourner les obstacles, mon corps se met alors au rythme qu'il me dicte. L'auriculaire m'indique par où il faut passer. Mon cerveau fait écran noir et ordonne à mon être entier de ne prendre pour repère que le géant. Voire que la main. Voire que le doigt.

Je connais les mains de mon géant comme si je les avais moi-même façonnées. Et plus encore. Je connais encore mieux la main droite, c'est celle que je tiens. Je la reconnais parmi des millions d'autres. J'en connais chaque doigt, chaque phalange, chaque ongle, chaque poil. J'en connais l'odeur, j'en connais le taux d'humidité à la surface et la mesure exacte de la moiteur de la paume. J'en connais la consistance, les différentes consistances. J'en connais les différentes épaisseurs et les différentes rugosités, celles de chaque phalange. Je connais l'ongle le plus lisse et l'ongle le moins lisse. Je connais le nombre de millimètres taillés à chaque fois qu'il se coupe les ongles, toujours très court. Je sais lequel des cinq doigts est le plus poilu et celui qui l'est le moins. Je sais les moindres petits détails de la paume et la manière dont

le sang y circule, rendant la peau plus rouge à certains endroits qu'à d'autres. Je sais le petit défaut de l'ongle de l'index. Un demi-millimètre d'ongle manquant entre la cuticule et le reste de l'ongle, à gauche.

Les regards et les mots sont furtifs. Il a beau tendre son doigt et vérifier de temps en temps que je m'y accroche bien, tout son être scrute droit devant la sortie principale. Je sens l'urgence qui agite le géant. Son corps a beau essayer de faire l'effort de se mouvoir à mon rythme, sa précipitation n'en est que plus criante. Il prend sa mission avec un sérieux palpable jusque dans la moiteur de sa main. Les derniers mètres qui nous séparent de la porte ressemblent au dernier rebondissement, quand le chevalier mobilise tout son courage et toute sa force avant de porter le coup de grâce au dragon et de sortir en courant du donjon qui s'effondre deux secondes après qu'il en a franchi le seuil dans une acrobatie extraordinaire. Mais non. La scène finale n'est pas celle-ci, car, après la grande porte de sortie, il y a le dehors, il y a la rue et les détonations qui se rapprochent. Il y a les autres, la foule agglutinée devant la porte, chacun essayant, comme il le peut, de s'extraire de cette fourmilière dans le bruit assourdissant du trafic, des klaxons, du ronronnement permanent de la ville. Le géant prend sa mission plus que jamais au sérieux. Pendant la traversée chevaleresque de la cour, il n'était qu'en préparation, il s'entraînait pour la vraie mission du dehors. Il n'y a plus de cours, plus de limites, plus de chemin balisé vers la sortie, plus de remparts au château, plus de donjon, plus de